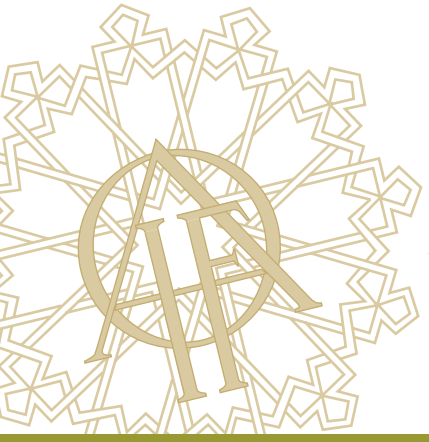
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 35 (2001), p. 181-191

Pierre Larcher

«Dis adieu donc à Hourayra…» Traduction du poème en lām d'Al-Aʿšā Maymūn avec une introduction et des notes.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711264	*La chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l'Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

Pierre LARCHER

« Dis adieu donc à Hourayra... »

Traduction du poème en lām d'Al-Aʿšā Maymūn avec une introduction et des notes

Le poème en *lām Waddiʿ Hourayrata* d'Al-Aʿšā Maymūn est un célèbre poème. Il constitue le 8e des « Neuf célèbres poèmes » commentés par Ibn al-Naḥḥās (m. 338/950) et des « Dix poèmes » commentés par Tibrīzī (m. 502/1109). Le 9e est, chez les deux commentateurs, le poème en *dāl*, non moins célèbre, d'Al-Nābiġa al-Ḏubyānī et le 10e, chez Tibrīzī, le poème en *bā'*, également célèbre, de ʿAbīd b. al-Abraṣ.

C'est *après* le commentaire des Sept célèbres poèmes (ceux d'Imru' al-Qays, Ṭarafa, Zuhayr, Labīd, ʿAntara, Ḥārith et ʿAmr), mais *avant* celui des 8e et 9e poèmes, qu'Ibn al-Naḥḥās évoque la question de leur « suspension » (*taʿlīq*). Il suggère ainsi que si les Sept premiers sont bien des *Muʿallaqāt*, il n'en va pas de même des 8e et 9e.

L'adjonction de deux, puis de trois poèmes aux « Sept », souvent surnommés *Muʿallaqāt*, explique sûrement l'extension, par simple contiguïté, de cette étiquette à l'ensemble des dix : on voit couramment aujourd'hui proposer des éditions des « Dix *Muʿallaqāt* »… Dans cette extension, la *Ğamhara* a pu également jouer un rôle. Cette anthologie, attribuée à un certain Abū Zayd al-Qurašī et que l'on date de la fin du IIIe/IXe siècle (mais qui pourrait être plus tardive d'un siècle), se présente comme un ensemble de sept fois sept poèmes. Or le premier septuplet, intitulé *Al-Muʿallaqāt*, mais également appelé *Al-Sumūṭ* dans le texte, a cinq poèmes en commun avec les « Sept » (ceux d'Imru' al-Qays, Zuhayr, Labīd, ʿAmr et Ṭarafa) et deux différents : à la place des poèmes de ʿAntara et Ḥārith, on trouve deux poèmes de Nābiġa et Aʿšā. Ce ne sont toutefois pas les mêmes que chez Ibn al-Naḥḥās et Tibrīzī : le poème en *rā' ʿūǧū fa-ḥayyū*… (« Un détour pour saluer… ») pour Nābiġa et le poème, également en *lām*, *mā bukā'u*… (« Que sont les pleurs… ») pour Aʿšā.

Du poète, on ne sait rien d'autre que ce qu'en la tradition en rapporte : on renvoie ici aux données rassemblées dans l'article « Al-Aʿshā, Maymūn b. Ḳays », de *EI*^{2}. Rappelons simplement qu'on le fait vivre entre 570 et 625 (ou un peu au-delà) apr. J.-C. et circuler du Nord (Ḥīra) au Sud (Naǧrān) de l'Arabie et qu'il était sûrement chrétien. On sait par ailleurs avec quelle circonspection Blachère (1963, 1964 : 321-5) accueille l'œuvre mise sous ce nom.

Du poème ici traduit existent, en l'état actuel des publications, deux grandes versions. D'une part, celle donnée par Ibn al-Naḥḥās et Tibrīzī, quasiment identique, à l'interversion

AnIsl 35 (2001), p. 181-191 Pierre Larcher

de deux vers (46-47) et des variantes dans deux vers (26 et 49) près. D'autre part, celle donnée par Geyer (1919) et l'édition Ḥusayn du *Dīwān* (1950), qui reprend d'ailleurs l'édition faite par Geyer lui-même (1928). La collation des quatre éditions du texte à notre disposition (cf. Annexe) montre que ces deux versions ne diffèrent essentiellement ni par le nombre des vers (64 dans le premier cas, 65-66 dans le second), ni par l'énoncé même des vers, mais par leur ordre. La même collation nous conduit à préférer celui d'Ibn al-Naḥḥās et Tibrīzī, plus cohérent, et même si cette cohérence, comme le suggère Montgomery (1997), peut être le résultat d'une intervention des commentateurs eux-mêmes.

Le *nasīb* s'ouvre ici par une scène d'adieu à la femme, Hourayra, qui s'en va, aussitôt suivi par un portrait très sensuel de celle-ci (v. 2-14). On notera que les sensations dominantes (à mettre sans doute en relation avec la « malvoyance » du poète) concernent le mouvement (v. 2, 3, 10), l'ouïe (v. 4) et surtout l'odorat : la comparaison du parfum de la femme avec celui d'un jardin sauvage (v. 12-14), qui clôt le portrait, nous vaut le premier morceau de bravoure du poème.

Puis par un premier glissement, le *nasīb* évoque la folie de l'amour (v. 15-18) et, par un second glissement, constitué par la froideur de Hourayra (v. 19-20), des amours en liberté (v. 21-24), amenant, par un troisième glissement, au second morceau de bravoure du poème : une scène de cabaret (v. 25-32).

Au vers 33, commence le *raḥīl*, bref (3 vers), mais suggestif, suivi d'une scène d'orage et de crue, impressionnante (v. 36-43). Enfin, du vers 44 à la fin s'étend le *madīḥ* ou éloge d'un clan des Bakr, celui des Qays, auquel appartient le poète, par opposition à la lâcheté d'Abū Ṭubayt, chef d'un autre clan de la même tribu, celui de Šaybān.

Si l'on compare entre elles les deux versions, on s'aperçoit que le *nasīb* est identique jusqu'au vers 21, à une seule différence près : les vers 19-20 de la première version sont les vers 9-10 de la seconde. Au-delà, la seule différence notable est la permutation de la scène de cabaret (v. 22-32 = 33-42) et de la scène d'orage et de crue (v. 36-43 = 22-29/30), par rapport au pivot du *raḥīl*, qui est à la même place dans les deux versions (33-35 = 30/31-32/33). Le *madīḥ* commence au même endroit (v. 44/45) et ne diffère, d'une version à l'autre, que par un ordre différent des vers.

Célèbre, ce poème a été par suite souvent traduit et étudié. Il l'a été, en allemand, par Geyer (1919) et, en anglais, par Lyall (1922), Sells (1989) et Nouryeh (1993), auxquels on ajoutera les traductions partielles de Tuetey (1985) et Montgomery (1997). En français même, il l'a été par Sacy (1826) et Berque (1979 et 1995).

Pour la présente traduction, nous reprenons les principes exposés en détail dans l'introduction à notre version des *Muʿallaqāt* (Larcher, 2000). On trouvera dans les notes les indications, d'ordre linguistique ou contextuel, tout à la fois nécessaires et suffisantes à l'intelligence du texte. Je ne saurais conclure cette brève introduction sans remercier Reinhard Weipert (Université de Munich) pour son précieux concours documentaire.

Mètre *basīṭ*, rime en *-lū*.

AnIsl 35 (2001), p. 181-191 Pierre Larcher

TEXTE [1]

1 Dis adieu donc à Hourayra, la caravane
S'en va /, mais, homme, es-tu capable d'un adieu ?

2 Front blanc, longs cheveux, éclat des dents : / petits pas
Du cheval, sabot blessé, sur le sol boueux…

3 Sa démarche, en sortant de chez sa voisine, semble
Un nuage qui passe, ni rapide ni lent.

4 S'en va-t-elle, on entend ses bijoux cliqueter
Comme cassie qui bruisse avec l'aide du vent !

5 Ce n'est pas elle dont voisins redoutent l'entrée
Ni qu'on voit le secret du voisin épier !

6 Se lève-t-elle, vers ses voisines, de langueur presque
Elle s'affaisserait – qu'elle ne se ressaisisse…

7 Une heure à folâtrer avec une pareille
L'épuise, lui faisant frémir lombes et croupe !

8 Ceinture vide, chemise pleine, chair fraîche et ferme,
S'abandonne-t-elle, que sa taille se rompt presque…

9 Heureux, l'amant qui la renverse un jour de pluie
– Pour le plaisir de l'homme, ni rustre, ni fétide !

10 Charpentée et charnue, les coudes potelés,
La plante de ses pieds, d'épines, semble chaussée !

11 Le musc, quand elle se lève, s'exhale par bouffées
Et l'iris rubescent, de ses manches, diffuse :

12 Il n'est aucun jardin, sol rude et herbe tendre,
Verdoyant sous la pluie qui sur lui se déverse,

13 Aux [fleurs], étoiles qui rient aux ris du soleil,
Sous le voile des plantes matures – épanouies,

[1] Nous ne suivons pas le système de transcription arabisant. Une barre / indique l'hémistiche du vers arabe quand il ne coïncide pas avec le premier vers du distique.

AnIsl 35 (2001), p. 181-191 Pierre Larcher

14 Qui jamais plus suave qu'elle un parfum répande,
Ni meilleur qu'elle, quand, peu à peu, le soir approche…

15 Moi, d'elle épris par hasard ; elle, d'un homme éprise
Autre que moi ; et l'homme épris d'une autre qu'elle ;

16 De lui éprise, damoiselle, dont il ne veut,
Quand un sien cousin se meurt, par elle égaré ;

17 De moi éprise, autre petite, qui ne me va :
Amours mises ensemble, amours, toutes, folie !

18 Chacun, à sa passion, pour son ami délire,
S'approchant, s'éloignant, affolant, affolé !

19 Hourayra de nous se détourne, sans nous parler,
Qu'Oumm Khoulayd ignore qu'un lien, à quelqu'un, la lie

20 Ou qu'un homme elle ait vu, malvoyant, et victime
Des aléas du temps, d'un sort funeste et fou !

21 « Par moi, sois maudit, homme, par qui je suis maudite ! »
Dit Hourayra, quand je vins à elle en visite…

22 Si tu nous vois nu-pieds, sans chaussure à nos pieds,
Ainsi nous sommes : tantôt pieds nus, tantôt chaussés !

23 Parfois, je prends le maître de céans par surprise,
Parfois, il se méfie, et, puis, le voilà pris !

24 Parfois passion je tiens en laisse, et qui me suit,
Accompagné parfois de galants pleins d'ardeur.

25 Je suis parti, à l'aube, pour la taverne, suivi
D'un rôtisseur vif et leste et preste et véloce,

26 Parmi des jeunes gens, sabres indiens, qui savent
Que de l'homme rusé les ruses point ne défendent,

27 Leur disputant les brins de myrte, flanc appuyé,
Et un vin bien sec, dont l'amphore est toute humide.

AnIsl 35 (2001), p. 181-191 Pierre Larcher

28 Et une fois, deux fois, sans s'interrompre ils boivent
De ce vin sans fin, si ce n'est pour dire : « Encore ! ».

29 Un échanson s'empresse, à ses oreilles des boucles,
Le bas de sa tunique relevé, s'activant.

30 Ah ! le [luth], qui répond, dirait-on, aux cymbales
Dans le refrain de la chanteuse dévêtue,

31 Les [femmes], qui, par instants, passent, en traînant leurs voiles
Ou se dandinent, avec, sur leurs croupes, des outres…

32 De tout cela, un jour passé dans la jouissance :
Expériences d'un long plaisir et galanterie !

33 Pays, pareil au dos du bouclier, désert,
Aux bords bruissant, la nuit, de la rumeur des djinns,

34 Où, seul, dans la fournaise, ose s'aventurer
Qui, dans son entreprise, a assez de maîtrise…

35 Je l'ai franchi : lasse, ma bête, si forte et vive,
Coudes, quand, de biais, on la fait aller, écartés !

36 Mais vois-tu cette nuée dont j'ai toute la nuit
Observé les bords, par les éclairs enflammés ?

37 Des nuées en croupe, un cœur énorme, toujours actif,
Ceinturé d'eaux qui se déversent, et sans trouée !

38 Rien, en la regardant, ne m'en a détourné
Ni le plaisir d'une coupe, ni les soucis !

39 Aux buveurs de Dourna, déjà grisés, j'ai dit :
« Voyez ! », mais comment voir pour un buveur tout gris ?

40 Noumâr, ont-ils dit, et Batn al-Khâl, inondés !
Et ʿAsjadiyya et les Ablâ' et Rijal !

41 Safh est en crue, et puis Khinzir et sa rocaille,
Que, tour à tour, repoussent les hauteurs et collines ;

AnIsl 35 (2001), p. 181-191 Pierre Larcher

42 De son eau, à la fin, se chargent et se surchargent
Les jardins de Qatâ, les sables de Ghina,

43 Dont maisons elle inonde, c'est son but désormais,
Désertes, et qu'ont fuies [bêtes], qu'on mène en laisse ou lâche !

44 Mande aux Yazid fils de Chaybân ce message :
Abou Thoubayt ! Sans cesse, l'ire te dévorera ?

45 Sans cesse tu cogneras l'arbre de notre gloire,
Sans lui faire de mal, tels chameaux qui ahanent,

46 Tel ibex qui coups donne à un roc pour le fendre,
Sans nul dommage, pour lui, mais en brisant sa corne !

47 Sur nous, tu pousses Masʿoud et ses frères, en bande,
Dans la mêlée, les perdant et toi t'esquivant !

48 Je n'apprenne jamais, si notre hostilité
S'aggrave / et qu'aide à vous soit demandée, tu puisses

49 Livrer en proie les fils de Dhû l-Jaddayn, en ire,
À nos lances, puis, elles les trouvant, t'esquiver !

50 Ne reste donc pas là, toi qui l'as allumée
À en conjurer les maux et à implorer !

51 Questionne les Béni Assad sur nous : ils savent
Que te viendront diverses nouvelles de nous !

52 Demande aux Qouchayr, aux Abdallah, eux tous,
Demande aux Rabiʿa comment donc nous faisons :

53 Que, nous, nous les combattons, jusqu'à les abattre,
Dans la mêlée, qu'ils soient injustes, ou insensés !

54 Il y a, dans la gent de Kahf, s'ils vont en guerre,
Et de Djâchiriyya, des champions qui s'empressent…

55 Par celui vers qui les soles [des bêtes] se pressent,
D'un pas fort, et vers qui l'hécatombe est conduite,

AnIsl 35 (2001), p. 181-191 Pierre Larcher

56 Si vous [nous] tuez un chef, ailleurs qu'en une joute,
Nous tuerons çà l'un de vos chefs, pareillement !

57 Par nous mis à l'épreuve, tout au long d'un combat,
Tu ne nous verras pas le sang des nôtres renier !

58 Vous n'avez cesse, ni cessera la démesure
– Coup de lance même où se perdent huile et charpie –

59 Que le chef du peuple gise là, accoudé,
Que défendent, de leurs paumes, femmes sans plus d'enfants !

60 Est-ce sabre de l'Inde, qui l'a blessé à mort,
Ou fine lance, de Khatt, si bien équilibrée ?

61 Non, prétendîtes-vous, point ne nous combattrez :
Nous, de vos pareils, ô notre peuple, sommes tueurs !

62 Nous sommes les cavaliers de Hinou, en plein jour,
Encadrant Futayma, sans plier ni retraire !

63 « À la charge ! », ont-ils dit. – « Telle est notre habitude !
Vous mettrez pied à terre ? Nous sommes gent piétonnière ! »

64 Nous qui teignons les bêtes du secret de leur veine,
Nous dont les coups de lance font périr le héros !

NOTES

v. 1. *waddiʿ* est l'impératif de *waddaʿa,* délocutif (« dire adieu ») de *wadāʿ(an)* (« adieu (!) ») qui figure dans le second hémistiche.

v. 4. Sacy, ainsi que Geyer et Lyall indiquent, d'après Forskål, que le nom de *ʿišrīq* est toujours attesté au Yémen et qu'il s'agit d'une espèce de *cassia*. Selon les commentateurs, le bruit est produit par les petites graines séchées à l'intérieur de la gousse.

v. 8. C'est une manière métonymique de dire qu'elle a la taille fine et une poitrine généreuse.

v. 9. Prolonge, dans le mouvement, le vers 8. Ce vers est omis, sans doute en raison de sa crudité, par Lyall. Celle-ci a cependant le mérite de rappeler que la femme est essentiellement ici objet de plaisir pour l'homme et, par suite, le contresens que l'on commet en voyant dans les *Muʿallaqāt* et poèmes similaires des « Golden Odes of Love », pour reprendre le titre de la version de Desmond O'Grady (American

University in Cairo Press, 1997). Il est clair que le poète se voit bien dans le rôle de l'homme un peu plus raffiné que les autres.

v. 10. Le second hémistiche, comme le second du v. 2 et le v. 3, caractérise la démarche de la femme. Selon l'interprétation la plus aimable, elle marche à petits pas rapprochés, en posant à peine le pied au sol.

v. 11. *zanbaq* désigne soit l'iris, soit le lis. Nous choisissons le premier, seul utilisé, semble-t-il, en parfumerie.

v. 13. Notre traduction vise à rendre compte de la présence du verbe III *ḍāḥaka* qui s'interprète comme un réciproque implicite du verbe *ḍaḥika* « rire », donc de sens « échanger des rires avec quelqu'un » comme le suggèrent les commentateurs, qui indiquent que ces fleurs tournent avec le soleil.

v. 18. Au lieu de *maḥbūl* et *muḥtabil*, on lit également *maḥbūl* et *muḥtabil* c'est-à-dire « pris » et « prenant au piège ».

v. 19. Oumm Khoulayd est la *kunya* (teknonyme) de Hourayra. L'emploi de la *kunya* est toujours affectif et plus particulièrement ici hypocoristique, encore renforcé par l'emploi, derrière Umm, d'un diminutif ; « qu'un lien à quelqu'un la lie », c'est-à-dire que je suis amoureux d'elle.

v. 20. C'est-à-dire : qu'*en moi* elle ait vu… Comme au v. 19 et au v. 9, le poète évite de dire « je ».

v. 21. Notre traduction cherche à rendre compte du *waylī ʿalayka wa-waylī min-ka* du vers : dans le premier cas il s'agit du malheur que souhaite la femme à l'homme en retour, dans le second cas, du malheur qu'elle subit de son fait. *wayl* est ainsi un bon exemple d'« autodélocutif », signifiant tout à la fois malheur et souhait de malheur, *i. e.* malédiction.

v. 22. Le vers s'interprète métaphoriquement comme (dé)pourvu, notamment de femmes.

v. 25. Le second hémistiche cherche à rendre compte de l'allitération du vers arabe : *mišallun šalūlun šulšulun šawilū*.

v. 26. C'est-à-dire : aussi « tranchants » que des sabres indiens (actifs et énergiques, selon les commentateurs). Pour le second hémistiche, Tibrīzī donne une variante qui, comme celle d'Ibn al-Naḫḫās, fait écho à ce qui précède, mais en plus tragique : *an hālikun kullu man yaḥfā wa-yantaʿilū* = « que, pieds nus ou chaussé, chacun disparaîtra ».

v. 27. Le verbe *nāzaʿa* indique qu'il s'agit d'un concours, soit de bons mots, soit, si l'on ose dire, de « toasts ». Dans le premier cas, l'expression de « brins de myrte » serait métaphorique (mais, nous semble-t-il, aussi bien métonymique : récompense ?), dans le second, métonymique (on échange des brins de myrte en signe de salut).

v. 39-42. Les lieux cités sont donnés comme situés dans la Yamāma. On peut hésiter, compte tenu de la transparence étymologique de la plupart d'entre eux, entre une lecture comme nom propre ou nom commun. C'est le cas, au v. 41, où « hauteurs et collines » sont, chez Lyall, Ar-Rabwu et Al-Ḥubal. Entre 39 et 40, l'édition Ḥusayn a un v. supplémentaire (26) qui semble n'être qu'une variante de 36 (= 22).

v. 43. Les termes antonymiques de *qawd* et *rasal* désignent métonymiquement les chevaux et les chameaux.

AnIsl 35 (2001), p. 181-191 Pierre Larcher

v. 46-47. Nous suivons l'ordre de Tibrīzī = 47-46 chez Ibn al-Naḥḥās.

v. 46. Ibex, nom scientifique du bouquetin, traduit exactement *waʿil*, toujours attesté au Yémen sous la forme *wiʿl* cf. Engseng Ho « La chasse à l'ibex (Octobre 1994) », et Pascal Maréchaux « Retour de chasse à l'ibex », *Saba, Art-Littérature-Histoire, Arabie méridionale, Revue Trimestrielle n^os 3 et 4 « Hadramawt, la vallée inspirée »,* Avril 1997, p. 95-97 et p. 99-103.

v. 47. Masʿûd et ses frères : clans des Šaybān.

v. 48. Aux lectures *taḥtamil* = « tu plies bagage » ou *tuḥtamal* = « tu t'irrites », nous préférons une lecture *yuḥtamal* interprétable comme une modalité de possibilité (« il se peut que… »). Ce vers est éclaté chez Geyer et Ḥusayn en deux vers apparaissant comme des variantes d'un seul et même vers (47/49-48/50).

v. 49. Nous suivons la version d'Ibn al-Naḥḥās (recension d'Abū ʿUbayda), tandis que Tibrīzī donne celle d'Abū ʿAmr (Al-Šaybānī ? ou Ibn al-ʿAlā' ? cité un peu plus loin) *tulzimu armāḥa Ḏī l-Ǧaddayni sawratanā / ʿinda l-liqā'i fa-turdīhim wa-taʿtazilu* « Livrant les lances de Ḏū l-Ǧaddayn à notre ire / Dans la mêlée, les perdant et toi t'esquivant ! ». Ḏū l-Ǧaddayni, « l'homme aux deux fortunes », (c'est-à-dire « à la très bonne fortune ») est le surnom qu'aurait valu à Qays b. Ḫālid, grand-père de Qays b. Masʿūd, la grosse rançon obtenue pour un captif.

v. 53. Par combattre/abattre, qui peuvent passer pour deux dérivés de battre, nous rendons les *nuqātilu*/*nuqattila* du vers, qui sont deux dérivés de *qatala* « tuer ». *Qattala* en est l'intensif (« massacrer ») et *qātala* le réciproque implicite, *i. e.* « s'entretuer avec quelqu'un, le combattre à mort », puis, par affaiblissement, simplement « combattre ».

v. 54. « La gent de Kahf » (*ahl al-kahf*) appartient aux Banū Saʿd b. Mālik b. Ḍubay'a ; Djâchriyya (*Al-Ǧāširiyya*) est donnée comme une femme des Iyād, fille de Kaʿb b. Māma. L'interprétation de ce vers est loin d'être assurée. Lyall, en indiquant que les Banū Saʿd b. Mālik b. Ḍubay'a sont un clan des Qays b. Ṯaʿlaba (ce que signale la généalogie de Aʿšā donnée par Tibrīzī) et que Djâchiriyya est mariée dans ce clan, semble en faire un vers laudatif à l'égard de la tribu de Aʿšā. Les commentateurs arabes, suivis par Sacy, en font une adresse implicite de sens « pourquoi interviens-tu dans les affaires de tribus qui te sont étrangères et qui n'ont pas besoin de toi pour les régler ? »

v. 55. Il s'agit d'un serment solennel, où l'on invoque une divinité : par suite, on comprendra, avec Sacy et Lyall, que le troupeau est conduit (au sacrifice), ce que nous rendons par « hécatombe ».

v. 56. « Joute » traduit *ṣadad*, qui dans le contexte désigne un combat rapproché, corps à corps. Rappelons que « joute(r) » vient du latin *juxtare*, lui-même formé sur *juxta* « près de ».

v. 58. C'est-à-dire une démesure sans fin comme la blessure où, du fait de sa largeur, se perdent l'huile et la charpie.

v. 62. Futayma : diminutif de Fāṭima bint Ḥabīb b. Ṯaʿlaba, au milieu des guerriers de son clan, lors de la journée de Ḥinw, c'est-à-dire la bataille de Ḏū Qār (début VII^e siècle) qui opposa les Bakr aux Perses.

v. 64. « Le secret de leur veine », périphrase pour le sang.

BIBLIOGRAPHIE

Berque, Jacques (1979), *Les dix grandes odes arabes de l'anté-islam*, Paris, Sindbad.

Berque, Jacques (1995), *Les dix grandes odes arabes de l'anté-islam : une nouvelle traduction des Muʿallaqât par…*. Paris, Sindbad.

Blachère, Régis (1963), « Un problème d'histoire littéraire : Aʿšā Maymūn et son œuvre » *Arabica* 10, p. 24-55.

Blachère, Régis (1952-1964-1966), *Histoire de la littérature arabe des origines à la fin du XV^e siècle de J-C*. I, II et III, Paris, Adrien-Maisonneuve.

Dīwān al-Aʿšā al-Kabīr, (éd. Muḥammad Ḥusayn), Le Caire, 1950.

EI^2 = *Encyclopédie de l'Islam*, nouvelle édition, 1960, Leiden, E.J. Brill (art. Al-Aʿshā Maymūn b. Ḳays).

Geyer, R. (1919), « Zwei Gedichte von Al-'Aʿšā. Herausgegeben, übersetzt und erläutert von R. Geyer. ». II. Waddiʿ Hurairata (*Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-Historische Klasse*, 192), Band, 3. Abhandlung, Wien, Alfred Hölder, p. 3-306.

Ibn al-Naḥḥās (Abū Ǧaʿfar Aḥmad b. Muḥammad al-Naḥḥās), *Šarḥ al-qaṣā'id al-tisʿ al-mašhūrāt*, (éd. Aḥmad Ḫaṭṭāb), 2 vols, Bagdad, Dār al-ḥurriyya li-l-ṭibāʿa & Maṭbaʿat al-ḥukūma, 1393/1973.

Larcher, Pierre (2000), *Les Muʿallaqât. Les Sept poèmes préislamiques préfacés par André Miquel, traduits et commentés par Pierre Larcher*, coll. « Les immémoriaux », Saint-Clément de Rivière, Fata Morgana.

Lyall, C.J. (1922[1973]), « The *Muʿallaqah* of Maimūn al-Aʿshà (rendered into English in the meter of the original », dans T.W. Arnold and Reynold A. Nicholson (eds) *A volume of Oriental Studies presented to Edward G. Browne on his 60th Birthday (7 February 1922)*, p. 285-292. Cambridge University Press [reprinted 1973 by Philo Press, Amsterdam].

Montgomery, James E. (1997), *The Vagaries of the Qaṣīdah. The Tradition and Practice of Early Arabic Poetry,* (*Gibb Literary Studies*, 1), E.J.W. Gibb Memorial Trust (tr. partielle v.1-21 de Waddiʿ Hourayratah, p. 70-71).

Nouryeh, C. (1993), *Translation and Critical Study of Ten Pre-Islamic Odes : Traces in the Sand*, Lewiston, Queenston & Lampeter, Edwin Mellen Press (trad. du poème d'Aʿšā, p. 203-211).

Qurašī, *Ǧamhara* = Abū Zayd Muḥammad Abū l-Ḫaṭṭāb al-Qurašī, *Ǧamharat Aš'ār al-ʿArab fī -l-Ǧāhiliyyā wa-l-'islām*, (éd. ʿAlī Muḥammad al-Baǧāwī), 2 vols, Le Caire, Dār Nahḍat Miṣr li-l-ṭabʿ wa-l-našr, s. d.

Sells, Michael A. (1989), *Desert Tracings. Six Classical Odes by ʿAlqama, Šánfara, Labíd, ʿAntara, Al-Aʿša and Ḏu al-Rúmma, translated and introduced by Michael A. Sells*, Wesleyan University Press (tr. du poème d'Aʿšā, p. 57-66).

Silvestre de Sacy, Antoine-Isaac (1826[1973]), *Chrestomathie arabe ou extraits de divers écrivains arabes tant en prose qu'en vers, avec une traduction française et des notes, à l'usage des élèves de l'École royale et spéciale des Langues orientales vivantes*, 2e éd., Paris, Imprimerie royale (réimpression, Osnabrück, Biblio verlag) (texte arabe, t. II, p. 150-157, tr. du poème d'Aʿšā et notes, t. II, p. 464-489).

Tibrīzī (al-), *Šarḥ al-Qaṣā'id al-ʿAšr*, (éd. Muḥammad Muḥyī l-dīn ʿAbd al-Ḥamīd), Le Caire, Maktabat Muḥammad ʿAlī Ṣubayḥ, 1384/1964.

Tuetey, Charles Greville (1985), *Classical Arabic Poetry. 162 Poems from Imrulkais to Maʿarri, Translated with an introduction by…*, London, Boston, Melbourne and Henley, KPI (tr. part. du poème de Aʿšā, p. 104).

ANNEXE [2]

IN	T	G	Ḥ
1	1	1	1
2	2	2	2
3	3	3	3
4	4	4	4
5	5	5	5
6	6	6	6
7	7	7	7
8	8	8	8
		- - - - - - - - -	
9	9	11	11
10	10	12	12
11	11	13	13
12	12	14	14
13	13	15	15
14	14	16	16
15	15	17	17
16	16	18	18
17	17	19	19
18	18	20	20
		- - - - - - - - -	
19	19	9	9
20	20	10	10
		- - - - - - - - -	
21	21	21	21
		- - - - - - - - -	
22	22	33	34
23	23	34	35
24	24	35	36
25	25	36	37
26	26	37	38
27	27	38	39
28	28	39	40
29	29	40	41
30	30	41	42
31	31	43	44
32	32	42	43
– – – – – – – – – – – – – – – – –			

IN	T	G	Ḥ
33	33	30	31
34	34	31	32
35	35	32	33
		- - - - - - - - -	
36	36	22	22
37	37	23	23
38	38	24	24
39	39	25	25
–	–	–	26
40	40	26	27
41	41	27	28
42	42	28	29
43	43	29	30
– – – – – – – – – – – – – – – – –			
44	44	44	45
45	45	45	46
46	47	48	49
47	46	46	47
48	48	47/49	48/50
49	49	50	51
50	50	51	52
51	51	53	54
52	52	54	55
53	53	55	56
54	54	52	53
55	55	61	62
56	56	62	63
57	57	63	64
58	58	60	61
59	59	57	58
60	60	58	59
61	61	56	57
62	62	64	65
63	63	65	66
64	64	59	60

[2] Protocole de lecture: IN = Ibn al-Naḥḥās, T = Tibrīzī, G = Geyer et Ḥ = Ḥusayn. Les pointillés gras marquent les limites des trois grands mouvements, les pointillés simples les variations au sein de ces mouvements.